



Voyages de Parisiennes en Asie (1870 – 1930)

Fanny Martín Quatremare

Universidad de Granada  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.105096>

Recibido: 26/09/2026 / Aceptado: 13/04/2026

FR Résumé : Malgré les contraintes matérielles qui pèsent sur les femmes de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, celles-ci participent activement au grand mouvement des voyages de leur temps et imposent peu à peu une approche plus personnelle du voyage. Cet article se penche sur les récits de cinq voyageuses francophones en Asie : Marie de Ujfalvy-Bourdon, Isabelle Massieu, Laure Durand-Fardel, Louise Bourbonnaud et Alexandra David-Neel. L'Asie, fascinante par ses contrastes avec l'Occident, demeure alors largement méconnue. Un grand nombre d'impressions contradictoires s'imposent aux voyageuses lorsqu'elles parcourent ces contrées, mais les premières sensations cèdent rapidement la place à l'émerveillement. Nous nous intéresserons au regard qu'elles portent sur les sociétés et les cultures asiatiques, en cherchant à mettre en lumière les convergences et divergences de leurs représentations de l'altérité, afin d'observer comment le voyage en Asie devient pour elles une véritable quête de sens intérieur.

Mots clés : femmes voyageuses ; Asie ; récit de voyages ; altérité ; paysages.

ES Viajes de parisinas por Asia

Resumen: A pesar de los recursos materiales limitados de los que disponían las mujeres en la segunda mitad del siglo XIX y principios del XX, muchas participaron activamente en los grandes viajes de la época e impusieron progresivamente su propia concepción del viaje. Este artículo se centra en un fenómeno editorial desarrollado entre 1870 y 1930: la publicación de relatos de viajes escritos por francesas que exploraron el mundo, considerados como testimonios de calidad intrínseca. Más concretamente, estudiaremos los relatos de viaje de cinco parisinas que viajaron a Asia: Marie de Ujfalvy Bourdon, Isabelle Massieu, Laure Durand-Fardel, Louise Bourbonnaud y Alexandra David-Neel. Asia, fascinante por sus contrastes con Occidente, sigue siendo entonces en gran medida desconocida. Las viajeras se ven abrumadas por una gran cantidad de impresiones contradictorias al recorrer estas tierras, pero las primeras sensaciones dan paso rápidamente a la fascinación. Nos centraremos en su visión de las sociedades y culturas asiáticas, para poner de relieve las convergencias y divergencias de sus representaciones de la alteridad, con el fin de observar cómo el viaje a Asia se convierte para ellas en una verdadera búsqueda de sentido interior.

Palabras clave: viajeras; Asia; relatos de viaje; alteridad; paisajes.

ENG Parisian Women's Travels in Asia

Abstract: Despite the limited material resources available to women in the second half of the 19th century and the early 20th century, many actively participated in the major journeys of the time and gradually developed their own individual conception of travel. This article focuses on a publishing phenomenon that developed between 1870 and 1930: the publication of travelogues written by French women who explored the world, considered to be testimonies of intrinsic quality. More specifically, we will study the travelogues of five Parisian women who travelled to Asia: Marie de Ujfalvy-Bourdon, Isabelle Massieu, Laure Durand-Fardel, Louise Bourbonnaud and Alexandra David-Neel. Asia fascinated travellers because of its marked differences from the West, yet it remained largely unknown at the time, as most people's attention was still focused on other parts of the world. A wide range of contrasting impressions emerge as the travellers journey through these regions; however, their initial perceptions quickly give way to a sense of wonder. This study examines the ways in which they perceive Asian societies and cultures, seeking to highlight both the convergences and divergences in their representations of otherness, in order to explore how the journey to Asia becomes, for them, a genuine quest for inner meaning.

Key words: travelling women; Asia; travel narrative; otherness; landscapes.

Sommaire : Introduction. 1. Cadres discursifs et positionnement énonciatif du voyage au féminin. 2. Paysage et émerveillement. 3. Voyage et découverte de soi. Conclusion.

Cómo citar: Martín Quatremare, Fanny. (2026). « Voyages de Parisiennes en Asie (1870 – 1930) ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 149-161. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.105096>

Introduction

Le XIX^e siècle est communément désigné comme le siècle des voyages : les Européens, et notamment les Français, parcourent le monde pour des raisons économiques, politiques, scientifiques, artistiques ou touristiques. Les progrès techniques facilitent considérablement les déplacements. L'inauguration du canal de Suez en 1869 stimule les départs vers l'Extrême-Orient, tandis que les grandes compagnies maritimes organisent des traversées régulières au départ de Marseille ou du Havre. Les premiers voyages organisés voient le jour sous l'impulsion de Thomas Cook, et la diffusion de guides et de revues spécialisées, telles que *Le Tour du monde* ou *Le Nouveau Journal des voyages*, participe à la démocratisation relative de l'expérience viatique. Selon Anne-Gaëlle Weber (2006), 6113 récits de voyage sont publiés entre 1800 et 1899, dont plus de la moitié après 1850. Le voyage devient ainsi un phénomène éditorial majeur, inscrit dans un contexte culturel marqué par le goût de l'ailleurs et par l'expansion coloniale. À partir du milieu du XIX^e siècle, l'Asie centrale et l'Himalaya s'imposent comme des espaces privilégiés de projection imaginaire et d'exploration savante dans les récits européens. Si ces territoires ont été largement investis par des explorateurs, missionnaires et savants masculins, la présence de voyageuses françaises entre 1850 et 1930 constitue un phénomène encore peu étudié. Un véritable courant éditorial apparaît dans les années 1870 : une quinzaine d'ouvrages revendiquent dans leur titre ou sous-titre la figure de la « Parisienne » ou de la « Française » voyageant à travers le monde, culminant avec le succès international du *Voyage d'une Parisienne à Lhasa* d'Alexandra David-Neel, publié en 1927. Le succès de ces publications invite à interroger la valeur symbolique attachée à la figure de la « Parisienne » comme médiatrice culturelle. L'émergence de ces voix féminines pourrait laisser supposer l'apparition d'un regard distinct sur l'ailleurs, susceptible de se démarquer des paradigmes orientalistes dominants. Cette hypothèse s'inscrit dans le sillage des travaux sur l'orientalisme, notamment ceux d'Edward Saïd (2005), qui ont mis en évidence les mécanismes discursifs de construction de l'altérité, ainsi que dans les réflexions consacrées à l'orientalisme genré, développées entre autres par Reina Lewis (2004). Toutefois, la question demeure de savoir si le genre constitue en soi un principe de différenciation suffisant, ou si d'autres paramètres, générationnels, historiques et épistémologiques doivent être pris en considération. Cet article se propose d'examiner les récits de Marie de Ujfalvy-Bourdon, Louise Bourbonnaud, Laure Durand-Fardel, Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel, dont les titres revendiquent explicitement l'identité féminine et nationale, afin d'interroger la nature du regard qu'elles portent sur l'Asie et sur les paysages naturels. L'analyse repose sur une étude comparée des stratégies énonciatives, des dispositifs narratifs et des représentations du paysage dans les œuvres retenues.

Le récit de Laure Durand-Fardel, *De Marseille à Shanghai et Yedo. Récits d'une Parisienne* (1879), inaugure notre corpus : elle voyage en 1875 avec son époux afin d'étudier les rapports entre climat et pathologies dans les concessions européennes d'Extrême-Orient. Marie de Ujfalvy-Bourdon publie en 1887 *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental*, à l'issue d'une expédition menée aux côtés de son mari anthropologue. Louise Bourbonnaud, veuve d'un entrepreneur, parcourt seule l'Europe, l'Amérique et l'Asie ; son ouvrage *Les Indes et l'Extrême-Orient. Impressions de voyage d'une Parisienne* paraît en 1892. Isabelle Massieu entreprend, après la mort de son époux, de vastes périples en Orient ; son récit *Une voyageuse française au Ladak* (1897) lui vaut une reconnaissance officielle et la Légion d'honneur en 1906. Enfin, Alexandra David-Neel, après quatorze années d'errance en Asie, parvient à séjourner à Lhasa au terme d'une longue marche à travers l'Himalaya, consacrant par son récit l'aboutissement de cette veine éditoriale. L'enjeu n'est pas de postuler l'existence d'un regard féminin homogène, mais au contraire de montrer que ces voyageuses ne constituent pas un bloc discursif unifié. Si Marie de Ujfalvy-Bourdon, Louise Bourbonnaud et Laure Durand-Fardel s'inscrivent largement dans les cadres perceptifs hérités des récits occidentaux – posture d'autorité savante, objectivation de l'espace, reconduction implicite de hiérarchies culturelles – Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel manifestent une inflexion significative. Cette rupture ne saurait être interprétée comme l'effet d'une différence ontologique liée au genre ; elle doit être replacée dans le contexte d'une mutation des régimes de subjectivation et des formes du savoir au tournant du XX^e siècle. Le voyage n'y apparaît plus seulement comme entreprise descriptive ou civilisatrice, mais comme expérience transformatrice et quête intérieure. Au-delà de ces divergences, un double point de convergence se dessine. D'une part, toutes expriment une fascination pour la démesure du paysage naturel. D'autre part, le voyage-écriture constitue pour chacune un espace d'élaboration du sujet : qu'il s'agisse de légitimer une posture d'autorité ou de consigner une expérience intérieure, l'acte narratif participe à une construction identitaire. La différenciation majeure au sein de ce corpus ne repose donc pas sur le genre en tant que tel, mais sur une transformation historique du rapport au monde et à la nature. L'analyse mettra d'abord en lumière la reconduction de cadres orientalistes chez certaines voyageuses, avant d'examiner l'émergence d'une modernité expérientielle et spirituelle chez d'autres. Elle dégagera enfin les constantes transversales qui structurent ces récits, révélant la place centrale du paysage et du voyage comme processus d'intériorisation, à partir d'une lecture comparée des stratégies énonciatives et des régimes de représentation mobilisés dans chaque texte.

1. Cadres discursifs et positionnement énonciatif du voyage au féminin

Le récit de voyage, au XIX^e siècle, occupe dans le champ littéraire français une position singulière, à la croisée de la littérature, de l'enquête savante et du témoignage personnel. Comme l'ont montré les travaux de Sylvain Venayre (2006), le voyage devient au XIX^e siècle une expérience structurante de la modernité européenne : il ne relève plus seulement de la mission diplomatique ou scientifique, mais d'un désir d'exploration du monde et de soi. Cette mutation transforme en profondeur les modalités d'écriture du déplacement. Dans cette perspective, le récit viatique français s'inscrit dans une tradition où se conjuguent ambition référentielle et stylisation littéraire. Sarga Moussa (2009) a montré combien la littérature de voyage participe à une construction culturelle de l'altérité. Le récit de voyage n'est donc jamais un simple relevé d'observations : il est médiation, composition, cadrage. Cette hybridité engage ce que la critique désigne comme un pacte référentiel : l'auteur affirme dire le réel tout en assumant la subjectivité du regard. Dans le récit de voyage, l'étrangeté du monde observé nourrit ainsi une rhétorique de la surprise qui renforce l'autorité du témoin. Ce cadre générique constitue l'horizon d'écriture dans lequel s'inscrivent les voyageuses étudiées ici. Toutefois, cette tradition littéraire se déploie dans un contexte impérial et savant qui structure la perception européenne de l'Asie. Le concept d'orientalisme élaboré par Edward Saïd (2005) permet de penser cette production discursive de l'Orient comme un système de représentations articulé au pouvoir. Dans le champ francophone, cette dynamique s'articule à une tradition érudite et scientifique spécifique. Les récits consacrés à l'Asie centrale et à l'Himalaya relèvent fréquemment d'une exploration géographique, ethnographique ou linguistique, où le savoir constitue un enjeu central. Comme l'a montré Pierre Rajotte (2000), le récit de voyage participe d'une mise en scène de l'autorité du narrateur, fondée sur la compétence, l'observation et la capacité à traduire l'inconnu en discours intelligible. Ainsi, la perception de l'Asie oscille entre fascination esthétique, ambition classificatoire et inscription dans des hiérarchies culturelles implicites. Ce cadre de représentation ne disparaît pas avec l'entrée en scène des voyageuses ; il constitue au contraire le socle sur lequel leur écriture se déploie. La question n'est donc pas de savoir si les femmes échappent au paradigme orientaliste, mais comment elles s'y situent. Les travaux de Mary Louise Pratt (2010) ont mis en lumière la dimension relationnelle du récit de voyage à travers la notion de « contact zone », tandis que Sara Mills (1991) et Reina Lewis (2004) ont montré que les voyageuses participent pleinement à la production des imaginaires impériaux, tout en occupant une position marginale au sein du système colonial. Appliquée au corpus francophone consacré à l'Asie, cette perspective invite à penser la spécificité féminine non comme une altérité radicale, mais comme une modulation de la posture d'autorité. Les voyageuses peuvent reconduire les cadres savants et hiérarchiques dominants ; elles peuvent aussi, du fait de leur accès à des espaces féminins ou domestiques, déplacer l'angle d'observation. Leur singularité ne tient donc pas à une essence genrée du regard, mais à une configuration énonciative particulière, située à l'intersection du champ littéraire, des normes sociales et des structures impériales. C'est dans cet espace, entre héritage et ambition référentielle, que se déploient les récits de Marie de Ujfalvy-Bourdon, Louise Bourbonnaud, Laure Durand-Fardel, Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel.

Les récits de Marie de Ujfalvy-Bourdon, Louise Bourbonnaud et Laure Durand-Fardel s'inscrivent largement dans les postures d'énonciation précédemment définies. Leur écriture mobilise une posture d'autorité fondée sur l'observation, la classification et l'explication. Le paysage asiatique y est décrit selon une logique d'inventaire : reliefs, climats, coutumes, types humains sont saisis dans une perspective ordonnatrice qui rappelle les ambitions ethnographiques du XIX^e siècle. Chez Marie de Ujfalvy-Bourdon, l'inscription de son voyage dans un contexte scientifique s'effectuant aux côtés de son époux anthropologue, favorise une écriture attentive aux classifications raciales et culturelles. La description des populations locales procède par typologisation : traits physiques, vêtements, pratiques religieuses sont présentés comme autant d'indices permettant de situer les groupes observés dans une hiérarchie implicite du développement. Ce mode d'objectivation s'accorde avec ce qu'Edward Saïd identifie comme une opération centrale de l'orientalisme : transformer l'altérité en objet de savoir maîtrisable. Ainsi, elle décrit, à chaque nouvelle étape, comment son époux mesure les parties du corps des peuples rencontrés. Cette pratique, tout à fait banale pour eux, était pourtant souvent mal vécue par les autochtones : « Je voulus mesurer les femmes : elles pleurèrent et tremblèrent tellement que je dus y renoncer. Après trois ou quatre essais, voyant que les pleurs de ces femmes mécontentaient les hommes, je cessai mon opération, dans la crainte d'entraver les travaux de mon mari » (Ujfalvy-Bourdon, 1887 : 131). Par ignorance, ces femmes du Koulou redoutent ce que peuvent leur infliger les Européens, ce qui révèle le manque de communication dont faisait preuve le couple à l'égard des différents peuples rencontrés. De même, dans *De Marseille à Shanghai et Yedo*, Laure Durand-Fardel adopte fréquemment une posture didactique. Le récit vise à instruire autant qu'à divertir. Les descriptions s'organisent autour de comparaisons constantes avec l'Europe, procédé qui inscrit l'espace observé dans un système de référence occidental. L'Autre apparaît moins comme sujet que comme élément d'un tableau à interpréter. L'altérité est souvent traduite dans un vocabulaire de la curiosité, souvent de la supériorité, qui reconduit des hiérarchies civilisatrices : « Mais un nègre de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire » (Durand-Fardel, 1881 : 58), écrit-elle par exemple. Son récit est ainsi empreint de métaphores animales irrévérencieuses :

Par ce fait, ils [les sweepers] sont très utiles. Ils paraissent vivre en bonne intelligence avec les autres animaux, y compris les petits négrillons de un à cinq ans, dont le plus grand plaisir est de prendre des bains de poussière ; ils s'y roulent tant que la journée dure et ne montrent aucune intelligence dans leurs jeux. Ils sont cependant d'une meilleure tenue et plus gentils qu'à Port-Saïd, et, en les voyant se rouler ainsi, ils me rappelaient nos petits cochons, qui, eux aussi, sont gentils quand ils sont petits. Je

regrette bien qu'avec le temps cela doive devenir embarrassant, car j'aurais eu bien du plaisir à acheter un petit nègre : mais en grandissant il ne serait plus gentil du tout. (*Ibid.* : 30)

Ce procédé comparatif, assimilant les enfants d'Aden à des cochons, révèle, comme le remarque Sylvie Requemora (2002 : 260), « les limites de l'ouverture du voyageur à l'altérité et son besoin de référent ». Cette pratique comparative est en réalité fréquente, voire presque inconsciente, chez les voyageurs. Les voyageuses interprètent l'espace inconnu en lui construisant un sens inséparable de leur espace d'origine : leur mode de saisie se heurte aux différences et à leurs a priori ; elles peinent à se détacher des préjugés et de leurs sentiments de prééminence. Quant à Louise Bourbonnaud, bien qu'elle voyage seule et revendique une autonomie certaine, son écriture demeure structurée par une volonté de rendre intelligible l'espace parcouru. La fascination pour l'exotisme n'abolit pas la distance culturelle ; elle la met en scène. Par exemple, selon elle, il est inutile de tenter une conversation avec les Annamites et, plus généralement, avec « les indigènes » :

Lorsqu'on veut parler aux indigènes, il ne s'agit pas, ici, de leur faire de longues phrases ni de chercher des figures de rhétorique ; on perdrait son temps et l'on ne serait certainement pas compris. Il faut aller droit au but et dire le moins de mots possible. C'est le cas de dire, il faut parler nègre : *Toi dire, moi pas dire, moi parler, toi pas aller là, lui méchant, ça pas bon, toi ôter ça, moi pas vouloir.* (Bourbonnaud, 1892 : 226)

On observe un sentiment constant de prééminence de l'Europe. Ainsi, un autre point commun des récits de ces trois voyageuses est qu'elles présentent les Anglais comme d'admirables colonisateurs : « Les Anglais ont admirablement tiré parti des forces que leur prêtait la nature. Ils ont construit leur ville à l'emplacement de l'ancienne ville arabe [...] C'est ravissant ! » (Bourbonnaud, 1892 : 64), écrit Louise alors qu'elle se trouve à Aden. De son côté, Marie de Ujfalvy-Bourdon estime que les Hindous ont pu élever leurs mœurs grâce à l'exemple des Anglais : « Il est vrai que c'est la domination anglaise qui a socialement relevé les Parsis parmi les indigènes des Indes. Ils sont divisés en deux partis : ceux qui ont adopté les idées européennes et ceux qui sont restés fidèles à leurs vieux usages » (de Ujfalvy-Bourdon, 1887 : 227). Les voyageuses exaltent également, à maintes reprises, la grandeur de la civilisation française. Par exemple, on retrouve dans les trois récits des louanges adressées au canal de Suez : « En ce moment, mon cœur bondit d'orgueil à la vue de cette œuvre, due au génie français. Témoins ineffaçables de notre intelligence nationale, vous apprendrez aux peuples à venir ce dont le travail et l'initiative français étaient capables » (*Ibid.* : 108). Laure Durand-Fardel, pour sa part, écrit : « Eh bien, on se sent vraiment pris d'admiration pour le génie qui a réalisé une telle entreprise » (Durand-Fardel, 1881 : 42). Enfin, Louise Bourbonnaud souligne également :

Nous voici enfin dans le canal de Suez, cette merveille des merveilles, cette voie magnifique qui réunit l'Occident à l'Orient, qui permet à l'Europe de communiquer rapidement avec l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon. Je suis fière, moi Française, de penser que c'est un Français qui a conçu et mené à bonne fin l'exécution de cette œuvre gigantesque, qui a, d'un trait hardi, fendu cette barrière de sable qui séparait deux parties de l'ancien monde. (Bourbonnaud, 1892 : 18)

Elles se montrent fières d'être françaises et de leurs colonies : « À Port-Saïd, j'ai entendu chanter la Marseillaise, ce qui a réjoui mon cœur de patriote » (*Ibid.* : 18). Ainsi, nous rencontrons fréquemment des commentaires de ce type. Comme le remarque David Vinson (2004 : 71), « le récit de voyage se présente, de prime abord, comme le témoignage personnel d'une expérience vécue. Mais derrière cette démarche empirique, en apparence anodine, se profile l'esprit du temps et une vision ethnocentrique du monde ». En effet, tout récit de voyage reflète, d'une certaine manière, les passions, les visions ainsi que la mentalité d'une époque et d'un peuple. C'est pourquoi il nous semble important de contextualiser la perception que les Français avaient du monde et des peuples d'autres contrées. À ce propos, Blanchard et Lemaire (2003) expliquent que la culture coloniale a profondément influencé le rapport des Français à l'Autre. Depuis les débuts de la colonisation, il existe une dichotomie entre « l'homme civilisé » et « l'homme sauvage », souvent qualifié depuis des siècles de « barbare ». Les auteurs soulignent également que la pratique des exhibitions ou des expositions « indigènes », organisées par exemple au Jardin d'acclimatation de Paris ou lors des Expositions universelles, ne fait qu'accentuer le sentiment de supériorité à l'égard de l'étranger : « Présentant le colonisé comme absolument Autre et inférieur sur l'échelle de la civilisation et du progrès, cette assurance de la supériorité de la civilisation européenne en général, et française en particulier, s'ancre dans les esprits et devient de plus en plus visible » (*Ibid.* : 45). D'ailleurs, grâce à la page web Sciences.gloubik, il est aujourd'hui possible de consulter les revues de présentation du Jardin d'acclimatation de l'époque et d'y observer les jugements portés sur ces civilisations. Voici, par exemple, l'une des descriptions des Cinghalais :

Un autre point très caractéristique a pu être observé sur les Cinghalais réunis en ce moment sur les pelouses du Jardin d'acclimatation. Ces indigènes présentent une série d'indices céphaliques peu différents les uns des autres, et qui tendraient à les faire ranger parmi les populations sous-brachycéphales, c'est-à-dire ayant le crâne court. Or les races du sud de l'Inde sont, à notre connaissance, des dolichocéphales parfaitement déterminés ; les Dravidiens ont le crâne allongé. Mais, ce qui est plus remarquable encore, c'est que les Veddahs de Ceylan même, ces sauvages réfugiés dans les montagnes et les jungles sont aussi extrêmement dolichocéphales. Voilà donc nos Cinghalais différents à la fois des plus vieux habitants de leur île et de leurs voisins de terre ferme, non seulement par le langage, mais encore par un caractère anthropologique de premier ordre, la conformation de

la tête. [...] Les Cinghalais du Jardin d'Acclimatation offrent à la vue un teint généralement d'un beau brun, relativement clair, quelque chose comme la nuance du café légèrement torréfié. (Mériel, 1902)¹



Fig. 2. — Une femme Somalis et son enfant, passant devant les visiteurs au Jardin d'Acclimatation de Paris. (D'après une photographie instantanée de M. Maurice Bucquet.)

Figure 1. Photographie d'une femme Somalis et son enfant.²

Cette photographie met en évidence le comportement des Parisiens face aux étrangers, qu'ils examinent comme nous observerions aujourd'hui des animaux dans un zoo. Ce comportement, bien que choquant à nos yeux, était à l'époque profondément ancré dans les mœurs et explique la perception que la plupart de nos voyageuses portaient sur les autres. Il ne s'agit pas d'affirmer que ces voyageuses reproduisent mécaniquement un discours impérial ; leurs textes témoignent d'une véritable attention aux réalités locales. Toutefois, leur regard demeure largement inscrit dans un régime de savoir où observer revient à situer, classer et comparer. Leur singularité tient moins à une rupture avec les cadres orientalistes qu'à leur participation à ceux-ci depuis une position féminine socialement marginale mais culturellement légitime. Avec Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel, le rapport à l'Autre connaît une inflexion notable. Sans rompre explicitement avec les cadres discursifs de leur temps, leurs récits déplacent le centre de gravité de l'autorité narrative. Chez Massieu, la posture se nuance. Si l'observation demeure structurée par un souci documentaire, le « je » narratif ne se limite plus à attester le réel ; il s'expose à l'expérience de la rencontre. L'attention portée aux interactions quotidiennes comme les échanges, l'hospitalité ou encore les malentendus, introduit une dimension relationnelle qui atténue la distance hiérarchique. L'Autre n'est plus seulement objet de description, mais interlocuteur ponctuel. Cette présence du dialogue modifie le régime d'autorité : le savoir ne procède plus uniquement de la vue, mais de l'échange. De ce fait, sa posture visuelle change complètement et elle devient beaucoup plus critique envers sa propre civilisation : « Je trouve singulière et fâcheuse l'habitude que prennent trop souvent les habitants des Indes de traiter les indigènes comme des bêtes de somme et de ne pas leur rendre le salam, ce qui me scandalise » (Massieu, 1897 : 158). Massieu se révolte ici contre les mœurs méprisantes des colonisateurs envers les colonisés. Chez Alexandra David-Neel, ce déplacement s'accroît : elle critique ouvertement l'attitude des colonisateurs anglais, allant jusqu'à s'en excuser dans la préface de son ouvrage.

Avant de terminer, je désire assurer mes nombreux amis anglais qu'en critiquant la conduite de leur gouvernement au Thibet, je n'obéis à aucun sentiment d'antipathie contre la nation anglaise dans son ensemble. Bien au contraire. [...] Dans leur pays, de même que dans le mien, ou dans n'importe quel autre, la politique suivie par les gouvernants est loin de représenter toujours les meilleurs côtés du caractère des citoyens. Je suppose, sans crainte de me tromper beaucoup, que ceux de la Grande-Bretagne et des Dominions partagent l'ignorance des nationaux de toutes les puissances, quand à la façon tortueuse dont se traitent, dans les coulisses des ministères, les affaires des colonies et des protectorats lointains. Ce que j'ai relaté étonnera sans doute beaucoup de gens et, plus particulièrement

¹ <https://sciences.gloubik.info/spip.php?article1521>

² Disponible sur : https://sciences.gloubik.info/spip.php?article1467#pagination_articles_rubrique [dernier accès le 29 mai 2026].

les missionnaires chrétiens qui pourront se demander pourquoi une nation qui s'intitule chrétienne, interdit à l'Évangile et à ceux qui le prêchent, l'entrée d'un pays où elle est libre d'envoyer ses troupes et de vendre ses fusils. (David-Neel, 1927 : 9)

D'autre part, le récit d'Alexandra David-Neel met fréquemment en scène des situations d'intégration avec le peuple visité : apprentissage du tibétain, adoption de codes vestimentaires, dissimulation de l'identité européenne. Ces procédés narratifs ne relèvent pas seulement de l'aventure ; ils redéfinissent la position du sujet occidental. Le récit insiste sur la nécessité de comprendre de l'intérieur certaines pratiques religieuses ou sociales, ce qui suppose un effort de décentrement. La comparaison explicite avec l'Europe tend à s'effacer au profit d'une logique d'immersion. L'Autre n'est plus exclusivement interprété à partir d'un référentiel occidental stable ; il devient un horizon de transformation. Il ne s'agit pas pour autant d'un renversement complet des hiérarchies discursives. L'exploit, la singularité du parcours et la revendication d'une expérience exceptionnelle maintiennent une asymétrie implicite. Toutefois, le déplacement est significatif : le voyage ne se présente plus uniquement comme entreprise d'observation maîtrisée, mais comme processus d'exposition à l'altérité, susceptible d'affecter la subjectivité du narrateur. Malgré la diversité de leurs postures, les cinq voyageuses partagent un intérêt marqué pour la condition féminine dans les sociétés observées. Toutes accordent une attention soutenue aux vêtements, aux parures, à l'organisation domestique, aux pratiques matrimoniales et à la place sociale des femmes. Ce tropisme thématique constitue l'un des invariants les plus nets du corpus. Chez Marie de Ujfalvy-Bourdon et Louise Bourbonnaud, l'évocation des mariages précoces en Inde donne lieu à une mise en scène pathétique de l'enfance sacrifiée :

Une jolie petite fille, nue comme un vers, est là qui se roule dans le sable ; je l'appelle, mais mon visage blanc lui fait peur sans doute car elle se réfugie près de sa mère qui me l'amène en souriant.

- Quel âge a-t-elle ? demandai-je.
- Cinq ans.
- Et ce beau collier auquel pend un anneau qui constitue tout son costume ?
- Le collier est là pour soutenir l'anneau et l'anneau signifie que l'enfant est mariée.
- Mariée ? À cinq ans ?
- Mais oui, c'est l'usage ici ; et son époux a douze ans mais on ne lui donnera sa femme que lorsqu'elle sera nubile.

Pauvres enfants ! Voilà où je reconnais l'utilité des sœurs et des missionnaires pour civiliser tout ce monde-là. (Bourbonnaud, 1892 : 102)

La description de la jolie petite fille s'accompagne immédiatement d'un commentaire moral sur la nécessité de « civiliser tout ce monde-là ». De même, Ujfalvy-Bourdon associe la pratique des unions entre vieillards et enfants à la production massive de veuves, dont elle décrit la condition misérable :

C'est à la suite de cette coutume qu'il y a tant de veuves aux Indes ; un vieillard pouvant épouser une enfant, il n'est pas rare alors que l'enfant devienne veuve même avant d'être femme, et, quoique le mariage ne soit pas toujours consommé, elle ne peut pourtant jamais se remarier. Le sort d'une veuve aux Indes est très misérable ; réduite à la servitude, à la misère, au mépris public et aux reproches de sa famille et même de ses fils, il n'est pas étonnant qu'elle préfère la mort, d'autant plus. (Ujfalvy-Bourdon, 1887 : 104)

Le récit oscille ici entre observation ethnographique et jugement normatif. La dénonciation de la souffrance féminine s'inscrit dans une rhétorique compassionnelle qui renforce simultanément la position morale du sujet occidental. La polyandrie himalayenne, décrite par Ujfalvy-Bourdon et Massieu, offre un autre exemple de cette tension :

Généralement, lorsque le frère aîné se marie, tous ses frères deviennent les époux de sa femme. Les enfants nés de cette union donnent le titre de pères à tous les conjointement-époux. Une femme a ainsi jusqu'à quatre maris à la fois, mais le nombre n'est pas limité. En dehors de cette forme régulière de la polyandrie, la femme a le droit de se choisir un ou plusieurs maris (et non amants) en dehors d'un groupe de frères. Le résultat de ces pratiques est que la population reste stationnaire ; cependant elle ne diminue pas. Un autre résultat est que la pudeur féminine est inconnue et que la femme se livre sans résistance au premier étranger qui la sollicite. La femme, chez les Koulous polyandres, est le chef de la communauté. C'est elle qui administre les biens que les époux cultivent et dont ils lui remettent les fruits. C'est elle seule aussi qui dote les enfants et leur transmet ses biens par héritage ; et, dans le cas où elle meurt avant ses conjoints, c'est sa fille aînée qui prend le rang de chef de la communauté. [...] Chaque mari a son mois. S'il survient des enfants, le premier appartient à l'aîné des frères, le second au deuxième, et ainsi de suite. Quant aux filles qui naissaient en trop, on s'en débarrassait dès leur naissance. J'aime à croire qu'il n'en est plus ainsi et que les Anglais y auront mis bon ordre. Les hommes travaillent sous les ordres de la femme et, sans doute pour avoir ses bonnes grâces, l'enrichissent de bijoux. Aussi les femmes ont-elles, dans cette partie des Indes, un air d'autorité et de commandement qu'on n'est pas habitué à leur voir. On dit qu'elles sont plus jolies que partout ailleurs ; cette particularité ne nous a pas frappés. Mais, quoique ayant plusieurs maris, leurs mœurs n'en sont que plus faciles, et les jeunes Anglais en gardaient de doux souvenirs. (Ujfalvy-Bourdon, 1887 : 125)

Le dispositif explicatif, description détaillée de l'organisation familiale, de la transmission des biens, de la répartition des époux, relève d'une ambition quasi anthropologique. Pourtant, l'analyse est traversée par des notations évaluatives : l'association entre polyandrie et « facilité des mœurs », ou encore la référence à l'intervention supposée des Anglais pour « mettre bon ordre », réintroduisent un cadre hiérarchique implicite. L'Autre féminin devient simultanément objet de curiosité scientifique et surface de projection morale, ce que Massieu expose différemment et sans jugements. Chez Laure Durand-Fardel, l'attention aux femmes chinoises et japonaises occupe une place centrale du récit. Les descriptions du laquage des dents, du maquillage excessif ou du bandage des pieds s'inscrivent dans une logique de dévoilement ; or, elle n'hésite pas à tomber dans les généralisations : « Il faut vous dire qu'un des signes caractéristiques de la Japonaise, c'est l'absence complète du sentiment de la pudeur : elle ne sait pas qu'on doit cacher aux yeux une partie de son corps plutôt qu'une autre, et s'habille seulement pour se parer et donner plus d'attraits à sa personne » (Durand-Fardel, 1881 : 393). Entre ses descriptions, se glissent toujours des jugements influencés par ses propres convictions :

Arrangez ces coutumes avec l'obligation où sont les femmes mariées de se laquer les dents en noir d'ébène, pour être moins jolies, je pense ; [...] elles commencent à tomber en désuétude ; l'instinct féminin doit, naturellement, se révolter au contact de nos civilisations européennes, en présence d'une profanation aussi barbare. [...] Les Japonaises ont cependant la permission de se teindre les lèvres en rouge vif et de se plâtrer la peau avec une épaisseur fantastique de blanc et de rose ; mais cela ne peut leur rendre le charme d'un rire aux dents blanches ; et le trou noir qu'on voit s'ouvrir quand elles vous parlent leur enlève les trois quarts de leur beauté. (Durand-Fardel, 1881 : 392)

Ce motif du dévoilement mérite d'être interrogé à la lumière des analyses de Reina Lewis et de Sara Mills : l'accès aux espaces féminins ne constitue pas nécessairement une subversion du discours orientaliste, mais une extension de son champ perceptif. Les voyageuses participent pleinement à la production du savoir sur l'Autre ; simplement, leur position de femmes leur permet d'investir des domaines moins explorés par les voyageurs masculins. L'intime devient un territoire discursif. La préface de François Baudry souligne d'ailleurs explicitement cette valeur ajoutée : « En sa qualité de femme, Mme Durand-Fardel a joué d'un spectacle qui n'est jamais révélé aux hommes ; elle a vu un petit pied de Chinoise exhibé à nu » (*Ibid.* : 11). L'accès au petit pied de Chinoise devient un argument éditorial. La scène, longuement décrite et à plusieurs reprises dans son texte, fonctionne comme un moment culminant du voyage : l'intimité féminine, traditionnellement soustraite au regard masculin occidental, est ici rendue visible par l'intermédiaire d'une narratrice. Ce tropisme thématique peut également être envisagé comme une stratégie d'inscription dans le champ éditorial français. À une époque où les récits de voyage sont majoritairement rédigés par des hommes et centrés sur des enjeux scientifiques, géographiques ou politiques, l'attention aux pratiques domestiques et aux coutumes féminines répond aux attentes d'un lectorat bourgeois avide de détails concrets et d'exotisme quotidien. Le regard porté sur les femmes d'Asie contribue ainsi à singulariser ces textes au sein d'un marché littéraire concurrentiel. L'adjectif « parisienne » des titres prend alors tout son sens : il suggère une sensibilité aux modes, aux parures, aux mœurs, c'est-à-dire à des dimensions du voyage que le regard masculin tend à reléguer au second plan. Il serait toutefois excessif d'opposer récits féminins et récits masculins. L'attention aux femmes n'abolit pas les cadres hiérarchiques ni les jugements normatifs ; elle les reformule. L'espace féminin observé demeure souvent interprété à partir de critères occidentaux de pudeur, de beauté ou de moralité. Mais il constitue néanmoins un lieu privilégié d'élaboration narrative, où s'articulent curiosité, compassion, critique et fascination. L'ensemble du corpus révèle ainsi une évolution progressive du rapport à l'Autre. Certaines voyageuses privilégient une posture d'autorité fondée sur la maîtrise descriptive et la comparaison classificatoire ; d'autres accordent une place croissante à l'échange, à l'immersion et à la transformation du sujet. La différenciation majeure ne repose donc pas sur le genre en tant que tel, mais sur des modalités énonciatives distinctes et sur une évolution des sensibilités au tournant du siècle. Toutes, cependant, inscrivent leur expérience dans un positionnement narratif où le voyage demeure lieu de légitimation du savoir et de construction identitaire. L'altérité, qu'elle soit objectivée ou intériorisée, constitue le moteur du récit. Chacune a pour objectif de percer un mystère. Soucieuse de compléter l'approche scientifique de son mari, Marie de Ujfalvy-Bourdon cherche à décrire le plus fidèlement possible les caractéristiques des peuples observés, en les analysant sous un angle social qui répond à la perspective anthropologique de son époux ; Louise Bourbonnaud souhaite explorer le maximum de lieux possibles tout en rendant compte des curiosités rencontrées ; Laure-Durand-Fardel ambitionne de découvrir et faire connaître les mœurs intimes asiatiques, tout particulièrement des Chinois et des Japonais ; Isabelle Massieu a pour objectif de découvrir des contrées inconnues de même qu'Alexandra David-Neel envisage faire connaître les coutumes et rituels bouddhistes méconnus. Ce sont ces objectifs qui les poussent à avancer et découvrir de nouveaux paysages. Sensibles à la nature, les voyageuses éprouvent souvent un profond émerveillement devant les paysages qu'elles découvrent.

2. Paysage et émerveillement

Le récit de voyage repose sur un pacte référentiel qui exclut le fantastique au sens strict : l'extraordinaire ne suspend pas la réalité, il l'intensifie. Dans ces rencontres avec la nature asiatique, l'imaginaire de l'immensité transforme la montagne en espace de dépassement symbolique, sans rompre pour autant avec l'ancrage référentiel du récit. L'expression de l'indicible, que souligne Michael Edwards (2008) dans sa réflexion sur le langage confronté à l'infini, se manifeste par des hyperboles et des aveux d'impuissance descriptive. Enfin,

lorsque le paysage devient lieu d'épreuve ou d'élévation intérieure, on peut rapprocher ces passages des analyses de Jean Onimus (1990) sur l'expérience spirituelle en littérature, tout particulièrement avec les récits de David-Neel et ceux de Massieu. Ainsi, loin d'être un simple décor exotique, le paysage configure un espace où s'articulent l'émerveillement, à travers un travail de la langue et une redéfinition du sujet. C'est à la lumière de ces considérations que l'on peut examiner la manière dont les voyageuses mettent en scène l'expérience paysagère, à travers le lexique, les rythmes descriptifs et les modalisations du regard. Bien que chaque voyageuse appréhende la découverte des paysages à sa façon, toutes en font une expérience d'émerveillement. Si Louise Bourbonnaud et Laure Durand-Fardel recherchent l'exotisme, elles semblent satisfaire ce désir à travers l'observation de la faune et de la flore asiatiques : poissons volants, mangues, végétation exubérante et fleurs emblématiques comme le lotus font l'objet de nombreuses descriptions empreintes d'admiration. Quant à Marie de Ujfalvy-Bourdon, malgré ses a priori vis-à-vis des peuples asiatiques, elle découvre les paysages naturels sous un œil nouveau et se laisse séduire par la différence. De leur côté, Alexandra David-Neel et Isabelle Massieu adoptent une vision plus mystique de la nature. Ainsi, la contemplation du monde naturel permet à ces voyageuses d'élargir leur horizon intérieur et d'aborder la différence avec une appréhension neuve et ouverte :

Vous me trouvez peut-être un peu enthousiaste. Mais j'avais si peu vu jusqu'à ce jour. Tout me surprend ; tout est nouveau ; à chaque site, à chaque horizon, je me récrie : Je n'ai jamais rien vu de si beau ! La nature a des ressources de richesses et de dispositions que notre imagination ne peut pas concevoir. (Durand-Fardel, 1881 : 137)

Dès l'ouverture, la narratrice met en scène son propre débordement affectif, anticipant l'appréhension du lecteur et transformant l'émotion en posture énonciative réfléchie. La répétition anaphorique (« Tout... tout... »), le rythme binaire (« à chaque site, à chaque horizon ») et le superlatif absolu produisent un effet d'accumulation qui amplifie la perception. Le paysage ne relève pas du merveilleux au sens narratif, mais d'une exaltation comparative où l'Asie excède toute expérience antérieure. Comme l'a montré Tzvetan Todorov (1976), le fantastique suppose une hésitation entre explication rationnelle et surnaturelle. Or, dans ces récits, aucune rupture ontologique ne se produit : les reliefs, les neiges, la végétation existent pleinement dans le régime référentiel du voyage. L'effet d'étrangeté procède d'une intensification hyperbolique du réel, non d'une suspension de celui-ci. Cette dynamique apparaît nettement dans la description d'Ujfalvy-Bourdon :

Les merveilles de la végétation s'étalent sous vos yeux éblouis, depuis les plantes tropicales jusqu'aux plantes plus modestes de nos contrées tempérées. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est de rencontrer sur un espace relativement peu étendu une flore si diverse. [...] « La plume la plus éloquente (dit le botaniste Hooker), le pinceau le plus habile sont également impuissants à placer sous les yeux les formes et les couleurs de ces monts neigeux ou à réveiller dans l'imagination les sensations et les pensées qui l'enchaînent tout entière à ces sublimes phénomènes, quand ils se développent dans leur réalité ». Rien ne peut rendre la netteté de leurs lignes et encore moins les merveilleux effets de couleurs jouant sur les pentes des neiges, les faisceaux lumineux formés par les combinaisons de l'orange, de l'or et de l'incarnat, les nuages illuminés par le lever du soleil, et enfin la teinte fantastique que revêt le tout au moment du crépuscule... (Ujfalvy-Bourdon, 1887 : 56)

L'aveu d'impuissance descriptive inscrit dans le texte la conscience d'un excès sensible. Ainsi que l'a souligné Michael Edwards (2008), la déclaration selon laquelle les mots manquent ne marque pas un échec du langage, mais la mise en scène de sa limite face à l'infini. L'écriture multiplie alors les notations chromatiques, les accumulations et les images lumineuses pour tenter d'approcher ce qui demeure partiellement irréprésentable. L'insistance sur l'immensité et la verticalité dans leurs récits rejoint par ailleurs ce que Gaston Bachelard (2017) nomme l'« imagination de l'immensité » : la montagne n'est pas seulement objet de vision, elle devient espace d'expansion symbolique où le sujet éprouve un dépassement de ses cadres habituels. Toutefois, cette rêverie cosmique ne rompt jamais avec l'ancrage empirique ; elle se déploie à l'intérieur du pacte référentiel propre au récit de voyage. Cette rhétorique de l'enthousiasme et de l'ineffable s'inscrit enfin dans une tradition viatique héritée du romantisme français. Chez François-René de Chateaubriand ou Gérard de Nerval, la nature orientale est déjà investie comme lieu d'exaltation, de dépassement sensible et de méditation intérieure, et l'aveu d'insuffisance du langage constitue un topos du sublime. Lorsque Ujfalvy-Bourdon évoque une « teinte fantastique », le terme ne renvoie pas à une hésitation ontologique, mais à une transfiguration esthétique du réel conforme à cet héritage romantique. En réinvestissant ces codes dans l'espace asiatique, les voyageuses ne se contentent pas d'exprimer une sensibilité personnelle : elles démontrent également leur maîtrise des ressources stylistiques de la tradition littéraire. Le paysage devient ainsi un lieu privilégié de légitimation scripturale, où la virtuosité descriptive affirme leur compétence d'écrivaines dans un champ encore largement dominé par les hommes. Si, chez ces voyageuses, le paysage demeure principalement espace d'exaltation esthétique, cette rhétorique de l'immensité connaît toutefois, chez Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel, un infléchissement significatif. L'expérience de la démesure ne se limite plus à un effet d'amplification sensible ou à une virtuosité descriptive : elle devient progressivement lieu d'épreuve intérieure. La montagne, le désert ou les hauts plateaux ne sont plus seulement contemplés ; ils sont traversés, habités, parfois même intériorisés. Le paysage cesse d'être un spectacle offert au regard pour devenir un espace d'expérimentation existentielle et spirituelle. L'immensité n'y provoque plus seulement l'enthousiasme ou l'aveu d'impuissance descriptive ; elle engage le sujet dans une transformation progressive de sa perception et de sa position face au monde. Le régime du sublime se déplace ainsi d'une intensification esthétique vers une expérience vécue,

où la nature ne reflète plus seulement la sensibilité du voyageur, mais participe à la reconfiguration de son identité. Encore une fois, le changement de mœurs y est sans doute pour quelque chose. Ces deux dernières, profitant des avancées techniques de leur époque, développent une nouvelle relation à l'espace. Elles photographient les lieux qu'elles visitent, ce qui leur permet non seulement d'attester de leurs explorations, mais aussi de partager, à travers leurs images, leurs expériences. De plus, elles cartographient les régions traversées, ajoutant des villages aux cartes existantes et traçant leurs itinéraires, conférant ainsi à l'espace une valeur nouvelle et une signification renouvelée. Elles partagent également le désir d'accéder à des territoires interdits ou encore inexplorés. L'ensemble de ces éléments semble constituer le vecteur de cette nouvelle relation à l'espace. Le paysage occupe d'ailleurs une place centrale dans leurs récits. Toutes deux s'insurgent contre les destructions infligées à la nature par les colonisateurs, ce que d'autres voyageuses considèrent encore comme des signes de progrès : « Le gouvernement britannique a cruellement éclairci cette admirable forêt de cèdres deodora. Il a supprimé, me dit-on, des ancêtres de deux cents ans et de soixante-dix mètres de haut » (Massieu, 1914 : 18). L'industrialisation croissante suscite ainsi chez ces voyageuses les premiers élans d'une sensibilité écologiste :

Il faut avoir, comme je l'ai fait, vécu cette vie d'isolement parmi des sites grandioses pour savoir combien odieuses sont les villes bruyantes, les foules vulgaires qui s'y pressent et toutes ces hideurs, depuis les réclames lumineuses qui troublent la beauté des nuits jusqu'aux trains beuglant à travers les campagnes et salissant tout de leur fumée, jusqu'aux hôtels abritant des touristes snobs et niais... jusqu'à, enfin, tout ce que le commun des mortels décore du nom pompeux de civilisation. *Lettre du 5 octobre 1918*. (David-Neel, 2016 : 528)

Le contact avec la nature et le voyage à pied exercé par ces deux voyageuses augmentent leur sensibilité face à l'environnement. Ainsi, les descriptions sont beaucoup plus sensorielles voire mystiques. Elles transforment parfois la nature en espace divin. À ce sujet, Samuel Thévoz (2010) remarque que l'Asie au début du XX^e siècle et plus particulièrement le Tibet sont des terres qui invitent les voyageurs à une évocation sacrée et mystique des paysages. C'est surtout la vision de l'Himalaya qui fascine ces deux voyageuses :

Il y a des pays qui nous hantent, nous fascinent, nous appellent. Et quand on les a une fois visités, on ne se résigne jamais sans serrement de cœur à ne plus les revoir. [...] Mais, par delà les plaines chaudes, par delà le Téraï fiévreux, mon imagination revoyait, dans leur robe de glace, les cimes inviolées du majestueux Himalaya ; je savais par expérience qu'entre ses chaînes formidables s'ouvrent des vallées fraîches, se cachent des sanctuaires vénérés et de petits royaumes peu connus. Le plus inaccessible est, de par la volonté des habitants, le Népal ! (Massieu, 1914 : 1)

Alors qu'Isabelle Massieu avait déjà voyagé en Asie, elle explique dans sa préface, son attraction et son désir incontrôlable de revoir les contrées himalayennes ainsi que l'objectif de son nouveau voyage : visiter le Népal, interdit aux Occidentaux. Pour Alexandra David-Neel, il s'agit également de son deuxième voyage. L'Asie a exercé sur elle une fascination inexplicable et le besoin d'y retourner. On observe ci-dessus une personnification des montagnes sous le signe de la grandeur, c'est une constante dans les descriptions des deux voyageuses. L'apparition des montagnes semble les projeter dans un autre monde, des impressions de rêverie, luminosité et majestuosité sont au centre des descriptions :

Rien ne peut donner une idée de cette ville dispersée sur des collines tournantes et abruptes au-dessus de profondes vallées, de ces rhododendrons hauts comme des chênes dressant les uns sur les autres leurs millions de boules fleuries qui éclatent dans la lumière, de ces montagnes boisées qui se superposent comme des vagues jusqu'à la grande ligne des neiges de l'Himalaya, détachée sur un ciel imperturbablement bleu. (David-Neel, 1927 : 5)

On peut aussi observer dans cette description d'Alexandra David-Neel comment la personnification va jusqu'à la divinisation du paysage :

Le majestueux Kha Karpo dressant haut dans le ciel clair la masse de ses glaciers bleuis par la pleine lune m'apparut, ce soir-là, non comme le farouche gardien d'une barrière infranchissable, mais plutôt telle qu'une déité vénérable et bienveillante debout au seuil des solitudes mystiques, prête à accueillir et à protéger la voyageuse, quelque peu téméraire, que son amour du Thibet y ramenait. (*Ibid.* : 12)

Un lien entre la voyageuse et la nature s'établit tout au long du voyage, chaque élément naturel et surtout les montagnes représente une déité, la nature devient l'élément où l'exploratrice se sent en connexion avec le cosmos, elle est celle qui lui donne la force d'avancer mais aussi d'accéder aux pensées bouddhistes qu'elle est venue étudier : « Je cherchais à pénétrer l'influence que le climat du pays où je me trouvais et les paysages que je voyais pouvaient avoir eu sur la pensée du jeune homme qui devait devenir le Bouddha » (David-Neel, 1927 : 314). Elle estime que pour réellement comprendre les pensées bouddhistes, elle devait se trouver à l'endroit où ces dernières sont nées. Elle établit un rapport à l'espace de connexion et de compréhension. On ne peut comprendre des pensées depuis son bureau à des milliers de kilomètres, il faut les vivre là où elles sont nées. Le rapport à la nature est donc beaucoup plus profond pour ces deux voyageuses, il leur permet d'accéder à des pensées profondes et une nouvelle connaissance d'elles-mêmes ce qui rend leur voyage pluridimensionnel : la découverte de l'autre et la découverte de soi.

3. Voyage et découverte de soi

Dès le XVIII^e siècle, le voyage devient pour les femmes une modalité d'accès à l'espace public, mais aussi un essor de subjectivation. Dans un contexte où les normes sociales assignent aux femmes des rôles restreints et les confinent à la sphère domestique, l'acte de voyager et d'écrire le voyage prend une dimension subversive. Comme le souligne Nicolas Bourguinat (2008 : 9), le voyage constitue pour elles une manière de considération pour soi, et un itinéraire de redécouverte de soi comme sujet. Cette formulation met en lumière la portée existentielle et identitaire du voyage : il ne s'agit pas simplement d'un déplacement géographique, mais d'un déplacement du regard porté sur soi, de la redéfinition du rapport au monde et aux autres. Les récits de nos cinq voyageuses témoignent d'un désir manifeste de s'affirmer comme sujets légitimes de l'expérience, de la parole et de l'observation. Le récit devient ainsi un outil d'autorité, voire d'auto-légitimation. Leurs exploits sont mis en avant, leurs traversées décrites avec une précision qui rivalise avec celles des explorateurs masculins (pour Alexandra David-Neel et Isabelle Massieu), et leurs découvertes (qu'il s'agisse de paysages, de coutumes ou de peuples) sont relatées avec une acuité singulière. En cela, leurs textes participent d'une stratégie de visibilité : écrire, c'est prouver qu'on a vu, qu'on a su observer, et donc qu'on mérite d'être lu. Voici pour choisir un exemple, le passage (écourté) de la découverte du pied d'une Chinoise de Laure Durand-Fardel :

Je ne voulais pas cependant être venue à Canton, Hong-Kong, Shanghai, sans avoir vu, à nu, un pied de Chinoise. Pour cela, je m'adressai à tous les médecins européens de ma connaissance, et tous me faisaient la même réponse : Nous n'en voyons pas nous-mêmes ! Alors j'eus recours à la supérieure de l'hôpital général, qui est tenu par l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul ; elle commença par me dire : C'est impossible ! mais, sur mon insistance, elle se ravisa : elle venait de penser à une jeune femme dont la conversion récente lui assurait un certain ascendant sur elle et sur toute la famille ; mais il fallait du temps pour arriver au succès de l'entreprise. [...] Alors commença la mise en œuvre de l'opération. La dame avança son petit pied chaussé d'un soulier de soie brodée et dont j'admirai le travail ; puis je la priai de vouloir bien l'ôter, ce qui parut l'étonner un peu ; elle le fit cependant, sur un mot de la religieuse, puis me le présenta pour me le faire examiner de plus près, ce à quoi je me prêtai de très bonne grâce, pour avoir le droit de lui demander d'ôter son bas. C'est à ce moment que commencèrent les difficultés. Elle parut vouloir s'y refuser ; mais sa mère, comprenant sans doute la valeur d'une parole donnée à la supérieure, l'engagea elle-même à quitter ce bas. Nous vîmes alors une jambe entourée de bandes de toile qui en faisaient jusqu'au bout un moignon ne conservant aucune apparence de pied. [...] Nous eûmes alors sous les yeux, à ce qu'il paraît, le plus joli pied de Chinoise qu'on puisse voir, et ce n'est pas beau, je vous assure ! Des médecins peuvent se rendre compte de la déformation qu'on opère à force de massage et de compression ; moi, je ne vis qu'une affreuse difformité, qui m'inspira la plus grande compassion pour les malheureuses créatures qu'on voue à ce genre de supplice. (Durand-Fardel, 1881 : 402)

La voyageuse ne partage pas seulement avec ses lecteurs comment est le pied de cette Chinoise, elle explique pendant plusieurs pages son exploit, les difficultés rencontrées et les tactiques employées pour pouvoir parvenir à sa réussite. De son côté, Alexandra David-Neel, après avoir consacré plusieurs chapitres sur son entrée et son séjour à Lhasa (la ville interdite du Tibet) insiste sur l'ampleur de son exploit dans l'épilogue du *Voyage d'une parisienne à Lhasa* : « Lorsque je racontai que j'arrivais de la Chine, à pied, que j'avais voyagé pendant huit mois au Thibet, traversé des régions inexplorées et passé deux mois à Lhasa, nul ne trouva, tout d'abord, un mot à me répondre. Littéralement, personne "n'en croyait ses yeux" » (David-Neel, 1927 : 167). L'étonnement des autochtones ou des Anglais, connaisseurs de cause connaissant bien la situation, augmente l'effet de son exploit. Comme le manifeste cet exemple, ces récits révèlent une conscience aiguë du regard de l'autre, notamment celui des autochtones. Les voyageuses s'interrogent fréquemment sur l'image qu'elles renvoient : femme seule, femme étrangère, femme libre. Elles décrivent avec minutie la manière dont elles sont perçues, parfois admirées, parfois questionnées, parfois marginalisées : « Tous me regardèrent avec respect et le chef de la bande pieuse m'envoya un morceau de viande séchée. Jusque-là on ne nous avait offert que de la tsampa, mais la nouvelle personnalité que je venais de revêtir paraissait, aux crédules Thibétains, digne d'un repas plus friand. Les nagpas sont très redoutés » (*Ibid.* :28). Cette réciprocité de la perception s'avère essentielle, car elle instaure un espace de réflexion et d'auto-construction : l'appréhension de l'autre devient pour ces voyageuses un miroir dans lequel se façonne leur propre identité. Loin d'esquiver cette exposition à l'altérité, elles l'assument pleinement, y trouvant parfois même une forme inattendue de reconnaissance. Tel fut le cas d'Alexandra David-Neel : marginalisée dans les cercles orientalistes parisiens, elle découvre en Asie une légitimité intellectuelle et spirituelle insoupçonnée, soit celle que lui accordent le Dalai-Lama, les érudits bouddhistes et le prince du Sikkim. Cette reconnaissance, paradoxalement acquise loin de son pays d'origine, lui ouvrira ensuite toutes les portes en Occident. Isabelle Massieu explique parfaitement ce phénomène au début de son récit de voyage *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine* : « Une Française en exploration dans l'Extrême-Orient est, paraît-il, chose peu commune. Cela explique le bienveillant accueil qui lui est fait quand elle revient sur le sol français, et l'intérêt qu'on veut bien attacher au récit de son voyage » (Massieu, 1897 : 9). La mise en récit du voyage agit comme une scène d'auto-valorisation. À travers leurs écrits, ces femmes ne se contentent pas de raconter ; elles se mettent en scène, se donnent à voir dans l'acte même d'exister hors des cadres imposés. Elles manifestent un rapport neuf à la liberté, à l'espace, au savoir, et elles réaffirment leur capacité à être des sujets pleinement pensants et actifs. D'ailleurs, un autre aspect fondamental de ces récits de

voyage réside dans l'attention portée aux femmes rencontrées dans les lieux visités : leurs vêtements, leurs coutumes, leur rôle social et familial. Ce regard, profondément anthropologique, voire ethnographique pour Marie de Ujfalvy-Bourdon, dépasse le pittoresque pour devenir une forme d'enquête sur la condition féminine en Asie. Les textes regorgent de passages sur ce sujet. Qu'elles soient confrontées à des pratiques telles que la polygamie, la polyandrie, ou encore au dur labeur quotidien des femmes dans les champs, ces voyageuses perçoivent dans l'altérité féminine une opportunité de réflexion sur leur propre statut. Le voyage devient alors un miroir. Comme le souligne Gaden (2018 : 4), « considérer l'autre comme opprimée ou au contraire comme libérée, c'est s'interroger sur les droits à accorder aux Européennes ». Ainsi, la rencontre avec des femmes d'ailleurs n'est jamais neutre : elle engage une relecture de la norme occidentale, parfois pour la relativiser, parfois pour en revendiquer l'extension. Le regard porté sur ces femmes « révèle aux deux êtres en présence leur altérité réciproque », écrit encore Gaden, altérité qui nourrit une prise de conscience, voire une revendication. Ce mode de saisie comparatif, posé tour à tour sur l'autre et sur soi, devient pour ces voyageuses un véritable instrument de pensée. En observant les sociétés qu'elles traversent, elles s'interrogent sur les notions d'inégalité, de liberté, et sur la place faite aux femmes dans chaque culture. Cette oscillation constante entre découverte et introspection fait de leur parcours un espace de questionnement identitaire, car en cherchant à comprendre l'autre, elles se révèlent à elles-mêmes. Ce geste est d'autant plus audacieux que beaucoup d'entre elles voyagent seules, affrontant les routes et les préjugés, rompant ainsi avec les codes sociaux de leur temps pour inventer, à travers l'expérience du déplacement, une nouvelle manière d'être au monde. Ce choix, qui concerne notamment Bourbonnaud, Massieu et David-Neel, témoigne d'une volonté d'affranchissement, d'une quête de liberté que le voyage permet de concrétiser. Leur solitude, loin de les fragiliser, renforce leur posture d'autorité et d'indépendance dans l'écriture. Elles sont à la fois sujet de leur expérience et observatrices. Ainsi, nous pouvons affirmer que le voyage, pour ces femmes, ne se limite pas à une exploration du monde extérieur : il prend très souvent la forme d'une véritable quête intérieure. À travers les kilomètres parcourus, les montagnes franchies, les cultures rencontrées, c'est à elles-mêmes que les voyageuses se confrontent, dans une tentative de mieux se comprendre, de s'affirmer, voire de se libérer. Ce déplacement dans l'espace est aussi un déplacement symbolique, intellectuel, spirituel et identitaire. Leur démarche rejoint ainsi une tradition ancienne du voyage comme voie d'initiation, à laquelle elles apportent une perspective nouvelle, spécifiquement féminine. Ainsi, voyager, ce n'est pas seulement traverser l'espace, c'est se construire comme sujet. Le récit de voyage devient alors une forme d'écriture de soi. Comme nous l'avons mentionné, dans un contexte où les femmes disposent de peu d'espaces légitimes pour s'exprimer ou écrire, relater un périple devient une manière détournée, mais puissante, de parler de soi. Il s'agit d'un type d'écriture qui, à cette époque, jouit d'un certain prestige, à la différence des autobiographies ou des journaux intimes souvent jugés, comme le remarque Pierre Rajotte (2000), trop futiles ou égocentriques. Le récit de voyage, lui, semble offrir une légitimité nouvelle à la parole féminine : décrire les paysages traversés, évoquer les expériences vécues, les rencontres inattendues ou les obstacles surmontés, c'est aussi dire quelque chose de soi. Peu à peu, les descriptions du dehors se muent en métaphores de la vie intérieure. La plume devient miroir : à mesure qu'elles racontent l'espace, ces femmes dévoilent leur propre profondeur. Traverser le monde revient, dès lors, à s'explorer soi-même. L'ailleurs agit comme un révélateur – un lieu de décentrement où, libérées des rôles assignés, des attentes familiales et des contraintes de genre, elles accèdent à une forme inédite de liberté, à la fois intime et universelle. L'inconnu qu'elles affrontent les oblige à puiser dans leurs ressources profondes, à prendre des décisions, à affronter leurs peurs, à expérimenter la solitude, le doute ou la joie. Cette rencontre avec soi est d'autant plus forte qu'elle s'inscrit dans un cadre souvent hostile ou exigeant : nature extrême, sociétés étrangères, absence de repères. Selon Catherine Nesci (2007 : 28), « c'est dans l'expérience du déplacement que se forge une conscience de soi moderne, affranchie, en mouvement ». Ainsi, le voyage agit comme une scène de transformation. C'est dans cet espace mouvant et parfois périlleux que les voyageuses semblent trouver leur place dans le monde, non plus en tant que femmes assignées à une fonction sociale, mais en tant que sujets libres. En définitive, le voyage agit comme un processus de révélation : il révèle des territoires géographiques, certes, mais il révèle surtout les zones inexplorées de soi-même. L'écriture du voyage permet de fixer, d'interroger et de mettre en forme cette redécouverte de soi. Le récit devient alors la trace d'un itinéraire à la fois physique et existentiel, la mémoire d'un parcours qui engage le corps autant que l'esprit. Comme l'a montré Philippe Lejeune (1975), « l'écriture de soi se nourrit d'une tension entre le moi qui vit et le moi qui écrit », une tension pleinement perceptible dans ces cinq récits. La combinaison du voyage et de l'écriture constitue ainsi un moyen privilégié pour s'affranchir et se découvrir. Isabelle Massieu le formule clairement dans l'avant-propos de l'un de ses récits de voyage :

Dès le départ, c'est l'existence au jour le jour, l'accoutumance rapide à de nouvelles manières de vivre c'est l'atténuation des douleurs et des regrets dont notre pauvre moi aime à se repaître, l'effacement pour ainsi dire de ce moi trop sensible, trop endolori et qui ne devient plus qu'un enregistreur fidèle et consciencieux de ce qui se passe autour de lui. Le voyage est le livre vécu qui nous abstrait de notre propre vie ; et l'on ne comprend tout à fait qu'après l'avoir subi, le charme des sentiers peu battus. Les obstacles et les inconvénients sont généralement moindres qu'ils n'ont été prédits. On finit toujours par passer, et plus aisément qu'on ne croyait. En réalité, cette bonne vie nomade est saine au corps comme à l'âme. (Massieu, 1904 : 11)

Le voyage permet de se détacher des futilités du quotidien pour mieux se retrouver à travers l'écriture.

Conclusion

L'étude comparée des récits de Marie de Ujfalvy-Bourdon, Louise Bourbonnaud, Laure Durand-Fardel, Isabelle Massieu et Alexandra David-Neel montre que ces voyageuses ne constituent nullement un ensemble homogène défini par un supposé « regard féminin ». Si certaines reconduisent largement les configurations discursives orientalistes hérités du XIX^e siècle, d'autres manifestent une inflexion sensible dans leur manière d'habiter et de narrer l'ailleurs. La différence majeure qui traverse ce corpus ne relève donc pas d'une essence de genre, mais d'une inflexion historique plus profonde : celle d'un changement de régime discursif au tournant du XX^e siècle. Le voyage cesse progressivement d'être uniquement entreprise descriptive, savante ou civilisatrice, pour devenir expérience vécue, épreuve subjective et parfois quête intérieure. Ce déplacement affecte la posture d'énonciation, la représentation du paysage et le rapport à l'altérité. En adoptant une approche narratologique et discursive comparée, attentive aux voix auctoriales, aux dispositifs rhétoriques et aux modalités de représentation, cet article a cherché à mettre en évidence les tensions internes à ce corpus, plutôt qu'à reconduire une opposition simplifiée entre récits masculins et féminins. Il apparaît ainsi que la catégorie de la perception féminine, si souvent mobilisée pour qualifier ces textes, doit être interrogée et historicisée. Ces récits portent en eux l'imaginaire, les projections et les idéologies d'une nation s'aventurant sur des territoires encore perçus comme lointains et exotiques. L'Asie, autrefois décrite comme une contrée de mystère, de sauvagerie ou de barbarie, devient progressivement, sous la plume d'Alexandra David-Neel et d'Isabelle Massieu, un espace de spiritualité, de sagesse et de quête intérieure. Ce renversement symbolique accompagne une transformation idéologique plus large : l'Orient cesse d'être seulement l'« autre » radical de l'Occident pour se muer en miroir de ses doutes, de ses aspirations métaphysiques et de ses désillusions modernes. Malgré leurs divergences, notamment dans la représentation de l'altérité et du rapport à l'espace, ces récits partagent un trait commun essentiel : le voyage devient pour les femmes un moyen détourné mais efficace de contourner les normes qui limitaient leur expression publique. À une époque où elles ne disposent ni d'autonomie juridique ni d'indépendance sociale véritable, voyager et en témoigner par l'écriture leur offre une voie d'émancipation discrète, mais réelle. Le récit de voyage se substitue alors à l'autobiographie encore jugée impudique ou égocentrée pour une femme, pour devenir une forme d'écriture de soi déguisée, où la description du monde sert de support à l'introspection. Par ce biais, ces voyageuses construisent une voix, revendiquent une légitimité d'autrice et interrogent, en filigrane, la condition féminine. Le voyage leur ouvre également les portes du monde littéraire : à travers leurs descriptions de paysages, elles participent à une esthétique de la sensibilité et de la contemplation, inscrivant leur expérience dans une véritable poétique du regard. Traverser l'espace revient, pour elles, à se rencontrer soi-même, à interroger sa place dans le monde et à transformer l'exil intérieur imposé par la société en aventure spirituelle. Mettre en mots leurs émotions, leurs épreuves et leurs réflexions, c'est donner sens à leur parcours et en faire un instrument de connaissance de soi. En reconstruisant le voyage par l'écriture, elles engagent un processus de définition identitaire, de compréhension et, souvent, de dépassement. Ainsi, le récit de voyage dépasse le simple témoignage : il devient un espace de maturation intellectuelle et intérieure, un instrument d'exploration de soi autant que du monde. Pour la lectrice ou le lecteur, suivre le regard de ces femmes, c'est parcourir à la fois des contrées inconnues et les méandres d'une conscience en éveil. L'expérience du voyage s'y fait double : elle éclaire l'ailleurs, mais révèle surtout le visage intérieur de celles qui osèrent écrire le monde pour mieux s'y inscrire.

Références bibliographiques

- Bachelard, Gaston, (2017) *La poétique de l'espace*. Paris, Presses Universitaires de France – PUF.
- Blanchard, Pascal ; Lemaire, Sandrine, (2003) *Culture coloniale : la France conquise par son empire, 1871-1931*. Paris, Éditions Autrement.
- Bourbonnaud, Louise, (1892) *Les Indes et l'Extrême Orient. Impressions de voyage d'une Parisienne*. (sans mention d'éditeur). Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30143876j> [Dernier accès le 29 mai 2026].
- Bourguinat, Nicolas, (2008) « Voyage et genre, une interrogation renouvelée » in Bourguinat, Nicolas (dir.), *Le Voyage au féminin*. Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, pp. 7-18.
- David-Neel, Alexandra, (1927) *Voyage d'une Parisienne à Lhassa, à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet*. Paris, Plon.
- David-Neel, Alexandra, (2016) *Correspondance avec son mari : Édition intégrale 1904-1941*. Paris, Plon.
- Durand-Fardel, Laure, (1881) *De Marseille à Shanghai et Yedo. Récits d'une Parisienne*. Paris, Hachette.
- Edwards Michael, (2008) *De l'émerveillement*. Paris, Fayard.
- Gaden, Marie-Pierre, (2018) *Femmes en voyage : écrire le monde au féminin*. Paris, Honoré Champion.
- Lejeune, Philippe, (1975) *Le Pacte autobiographique*. Paris, Éditions du Seuil.
- Lewis, Reina, (2004) *Rethinking Orientalism. Women, Travel and the Ottoman Harem*. I.B. Tauris. <https://doi.org/10.5040/9780755611744>
- Massieu, Isabelle, (1897) « Une Française au Ladak », *Revue des Deux Mondes* (1829-1971), Vol. 142, n° 1, pp. 152-176.
- Massieu, Isabelle, (1914) *Népal, pays himalayens*. Paris, Alcan.
- Mériel, De Pierre, (1902) « Les Hindous du jardin d'acclimatation », *La Nature* N°1531, 27 septembre. <https://sciences.gloubik.info/spip.php?article1521>
- Mills, Sara, (1991) *Discourses of difference. An analysis of women's travel writing and colonialism*. Londres, Routledge.

- Moussa, Sarga, (2009) « Un voyage, deux regards : la construction de l'ailleurs oriental chez Lamartine et Delaroière. L'Ailleurs depuis le romantisme » in Daniel Lançon et Patrick Née *Essais sur les littératures en français*, Hermann, pp.131-146.
- Nesci, Catherine, (2007) *Le Flâneur et les flâneuses : les femmes et la ville à l'époque romantique*. Presses Universitaires de Rennes.
- Onimus, Jean, (1990) *Essais sur l'émerveillement*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture ».
- Pratt, Mary Louise, (2010) *Ojos imperiales : literatura de viajes y transculturación*. México, Fondo de Cultura Económica.
- Rajotte, Pierre, (2000) « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe* 3, n° 1, pp. 15-37. <https://doi.org/10.7202/1000564ar>
- Requemora, Sylvie, (2002) « L'espace dans la littérature de voyages », *Études littéraires*, vol. 34, 1-2, pp. 249-276. <http://id.erudit.org/iderudit/007566ar>
- Saïd, Edward, (2005) *L'Orient créé par l'Occident : l'orientalisme*. Paris, Le Seuil.
- Thévoz, Samuel, (2010) *Un Horizon Infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*. Paris, Imago Mundi, PUPS.
- Todorov, Tzvetan, (1976) *Introduction à la littérature fantastique*. Paris, Seuil.
- Ujfalvy-Bourbon, Marie, (1887) *Voyage d'une parisienne dans l'Himalaya occidental*. Paris, Hachette.
- Venayre, Sylvain, (2006) « Présentation : Pour une histoire culturelle du voyage au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, n° 21, pp.5-21.
- Vinson, David, (2004) « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », *Revue d'Histoire Littéraire de La France*, 104(1), pp.71-91. <http://www.jstor.org/stable/40535048>
- Weber, Anne-Gaëlle, (2006) « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, n° 21, pp.59-77.